ÉVALUATION ET ÉMOTION : UNE INTENTIONNALITÉ RESPONSIVE ?

Alexis Delamare

Université de Rouen-Normandie (ERAC)/Universität Heidelberg (Section of Phenomenological Psychopathology and Psychotherapy)
alexis.delamare5@univ-rouen.fr

MOTS-CLÉS

Évaluation, Émotion, Valeur, Colère, Théorie perceptuelle

1 UNE « INTRODUCTION » « PARTISANE »

L'ouvrage de Samuel Lepine, intitulé *La nature des émotions*, se présente explicitement, selon son sous-titre, comme une « une introduction partisane » à la philosophie des émotions. Cette appellation synthétise à la fois l'ambition et les qualités du livre.

Tout d'abord, *La nature des émotions* réussit brillamment à répondre aux différents *desiderata* d'une introduction. En premier lieu, l'ouvrage est d'une précision et d'une clarté remarquables dans sa structure et dans son propos ; les thèses débattues et endossées sont, à chaque fois, nettement spécifiées ; les transitions sont fluides ; les conclusions sont explicites, notamment grâce aux récapitulatifs qui closent chaque chapitre – en bref, le livre se lit de manière excellente.

En outre – second *desideratum* –, *La nature des émotions* ne présuppose aucune familiarité préalable avec le champ de la philosophie des émotions, qu'il s'agisse de la conceptualité, des auteurs, ou des arguments mobilisés. En ce sens, ce livre, bien qu'il convoque une littérature, notamment anglo-saxonne, tout à fait impressionnante, et fasse montre d'une technicité certaine, se suffit à lui-même, dans la mesure où les explications fournies par Samuel Lepine permettent, à chaque fois, de reconstituer efficacement les thèses citées et commentées. L'analyse de la modularité des émotions est à ce titre exemplaire (p. 90–95) : les enjeux de ce débat complexe, mêlant

philosophie, sciences cognitives et neurosciences, sont restitués de manière limpide et concise.

Enfin – troisième *desideratum* –, l'ouvrage parvient à fournir, tout en demeurant d'une taille très raisonnable, un large panorama des théories actuellement débattues (chap. IV). La présentation de la théorie judicativiste, souvent galvaudée et simplifiée, s'avère en particulier très stimulante : Samuel Lepine en propose une description fine, fondée sur une lecture très précise de Solomon (1976) et de Nussbaum (2004) ; et les critiques qu'il avance, relatives notamment au caractère « automatique » de l'émotion, apparaissent absolument pertinentes. De même, les exposés des théories perceptuelle et attitudinale, ainsi que les comptes-rendus des principales controverses contemporaines – en particulier quant au rapport des émotions à la cognition (chap. II), à l'unité des émotions (chap. III), et à leur fiabilité (chap. VI), s'avèrent très instructifs. Ce vaste tableau permet ainsi d'acquérir une image d'ensemble des principaux aspects de la recherche contemporaine en philosophie des émotions, en étroite connexion avec les résultats empiriques pertinents relevant de la psychologie et des neurosciences affectives.

La réunion de ces trois *desiderata* fait de *La nature des émotions* un ouvrage tout à fait unique en langue française. Certes, le lectorat francophone disposait bien de certaines « introductions » à la philosophie des émotions, par exemple le petit livre *Qu'est-ce qu'une émotion ?* publié chez Vrin par Deonna et Teroni (2008), mais celui-ci, du fait de son format très réduit, ne pouvait en aucun cas prendre en charge la richesse et le foisonnement de la pensée récente. En cela, l'ouvrage de Samuel Lepine comble manifestement une lacune dans la littérature en langue française.

Mais ce n'est pas tout. *La nature des émotions* n'est pas une simple introduction, mais une introduction *partisane*, ce qui accroît encore, et de beaucoup, l'intérêt du livre. Par cette qualification, Samuel Lepine signifie qu'il prend « fermement position dans les débats » présentés (p. 13). Cette attitude est effectivement omniprésente tout au long de l'ouvrage – du chapitre I, où il est soutenu qu'il n'existe aucune raison suffisante d'admettre l'existence d'émotions inconscientes, au chap. VI, qui défend la fiabilité des émotions. Cette démarche « engagée » s'avère très fructueuse. D'une part, elle stimule la lecture. Un pur exposé des thèses avec leurs arguments « pro » et « contra » demeure toujours quelque peu « scolaire » ; en prenant position, on rend la lecture infiniment plus vivante et excitante. D'autre part, cette approche « partisane » permet d'échafauder, étape par étape, une théorie globale. Les thèses issues des discussions précédentes servent ainsi de fondation pour les interrogations ultérieures. On le voit notamment au quatrième chapitre, qui examine les différentes théories des émotions et présuppose, en guise de préliminaire, la mise au jour de quatre contraintes conceptuelles – intentionnalité évaluative, phénoménologie corporelle, caractère automatique, tonalité hédonique – qui proviennent en particulier des analyses du premier chapitre (p. 16–22). Par ce biais, le livre produit une impression constante de progression et d'avancée.

Ce caractère « engagé » est notamment rendu possible par l'excellente maîtrise de la littérature scientifique et empirique dont Samuel Lepine fait montre tout au long de l'ouvrage. Au premier chapitre, c'est en particulier à travers l'analyse fine de l'hypothèse des marqueurs somatiques d'Antonio Damasio (2006) qu'il est prouvé que les phénomènes affectifs en jeu dans cette hypothèse ne peuvent être considérés comme des « émotions » *stricto sensu*. De même, au troisième chapitre, l'expertise de Samuel Lepine lui permet de répondre à la thèse de la « désunité » avancée par Griffiths (1997), en invoquant notamment les travaux de Pessoa sur les « voies multiples » de l'émotion (2013). C'est ainsi l'articulation remarquable entre travail conceptuel et information empirique qui permet à Samuel Lepine de défendre, avec une grande rigueur, ses différents points de vue.

En bref, cette « introduction partisane » démontre, par l'exemple, que les vertus d'une introduction, notamment la clarté et l'absence de présupposés, ne sont rien incompatibles avec la profondeur et l'originalité. Dans cette mesure, on peut, ce me semble, comparer l'ouvrage à deux autres livres importants : d'une part le célèbre *The Emotions: A Philosophical Introduction* de Deonna et Teroni (2012) ; d'autre part, *Les désirs et les raisons* de Stéphane Lemaire (2008), paru dans la même collection « Analyse et philosophie » chez Vrin et qui, sans l'envisager de manière aussi explicite, constitue également une forme d'introduction à la philosophie du désir et de l'action, notamment d'inspiration analytique. Quoi qu'il en soit, il est clair que *La nature des émotions* est un ouvrage novateur dans le paysage philosophique francophone, aussi précieux par son caractère introductif que stimulant par sa dimension engagée.

Une fois ce point établi, mon commentaire se déclinera en trois temps. Je vais tout d'abord discuter deux points spécifiques qui ont particulièrement retenu mon attention – l'objet formel de la colère et l'unité de la théorie perceptuelle – avant d'aborder, de manière approfondie, la thèse centrale de l'ouvrage, à savoir la question de l'intentionnalité évaluative des émotions.

2 L'OBJET FORMEL DE LA COLÈRE

Le premier point ressortit au chapitre II. Ce chapitre se démarque par la qualité de son compte-rendu de la discussion de la dimension cognitive des émotions, notamment par la manière dont il présente la théorie bifactorielle (Schachter & Singer, 1962), la controverse entre Zajonc (1980) et Lazarus (1984), et la théorie « multi-niveaux » de Scherer et Sander (Scherer, 2001), mobilisée régulièrement par la suite. Ce chapitre permet ainsi une première approche de la théorie de l'évaluation comme « *appraisal* » et de la notion d'objet formel comme « thème relationnel » (*core relational theme*).

Dans ce contexte, si l'identification de l'objet formel de la peur au « danger » et celui de la tristesse à la « perte » ne semble pas soulever de difficultés, il n'en va pas de même en ce qui concerne la colère, dont l'objet formel est assimilé à une « offense » (p. 60). Sur ce point, Samuel Lepine fait sienne une conception,

issue d'Aristote (*Rhétorique* II.2, 1378a31) et du stoïcisme (Sénèque, 2014, 26–27), largement répandue dans la philosophie contemporaine, notamment chez Roberts (2003, 204) et Nussbaum (2016, 221), selon laquelle la colère est essentiellement une tendance à la vengeance à la suite de ce qui a été perçu comme une injure ou un affront.

Or, il apparaît que cette approche du phénomène de la colère est trop restrictive. S'il est indubitable que certaines instances de colère sont effectivement dirigées intentionnellement vers une offense, la présence d'un tel objet formel n'est manifestement pas une condition nécessaire à l'émergence de cette émotion. Il existe ainsi de nombreux cas de colère qui n'impliquent ni outrage ni insulte : je peux m'énerver contre mon ordinateur qui refuse de démarrer, contre le pied de la table basse que je viens de heurter, ou contre les embouteillages sur la route – ce que les anglophones nomment *road rage* (Fields, 2015, 45). On sera bien en peine, dans chacune de ces situations, de mettre au jour une structure d'« offense ». Plus encore, la colère semble également présente chez les animaux et les jeunes enfants, qui, *prima facie*, ne disposent pas du bagage cognitif suffisant pour se représenter un comportement comme « offensant »¹.

Bien entendu, cette critique n'implique en aucun cas que la colère soit dépourvue d'objet formel – ce qui est l'argument fondamental mobilisé par Samuel Lepine dans le contexte de ce chapitre. La notion d'« obstacle » pourrait ici s'avérer fructueuse. Comme l'écrit le psychologue Michael Lewis :

La colère est d'abord considérée comme une action visant à surmonter les obstacles s'opposant à un comportement finalisé. La colère est un phénomène naturel et normal dans tous les organismes, y compris les nourrissons, dans leurs tentatives quotidiennes de surmonter les obstacles entravant les objectifs qu'ils visent (Lewis, 2010, 178).

Selon cette conception, la colère reposerait essentiellement sur la frustration d'un désir, et son objet formel devrait alors être identifié à une « barrière ». Cette approche de la colère est en particulier étayée par des expériences menées sur des nourrissons. Lewis (Lewis et al., 1990) a ainsi montré que des expressions de colère sont détectables chez les enfants dès l'âge de deux mois :

Dans une expérience testant cette idée, des bébés de 2 à 8 mois ont d'abord été conditionnés à bouger un de leurs bras afin de voir une image représentant le visage souriant d'un autre bébé et entendre une musique joyeuse. Après avoir appris cette association, ils ont

1. De manière intéressante, Sénèque réfute cette objection, en posant que les animaux « ignorent la colère » et éprouvent en vérité de la « fougue » et de l'« impétuosité », lesquelles ne sont que des « états analogues » à la colère (Sénèque, 2014, 28–29). Cette solution, toutefois, apparaît assez artificielle dès lors que l'on admet que la « fougue » animale se manifeste par les mêmes expressions corporelles (bouillonnement sanguin, cris, ...) et les mêmes préparations à l'action (poings serrés, tension musculaire ...) que la colère humaine.

été soumis à une phase d'extinction au cours de laquelle le mouvement de leur bras n'entraînait pas les événements plaisants. L'interruption du renforçateur positif (événement « frustrant ») a provoqué chez la majorité des nourrissons des expressions faciales de type colère (Harmon-Jones & Harmon-Jones, 2016, 775).

Il est à noter que cet élargissement² de l'objet formel de la colère s'insère parfaitement dans le cadre de l'approche « motivationnelle » défendue par Samuel Lepine³. La colère serait ainsi une réponse à une certaine forme de motivation – un désir perçu comme « frustré » – et la correction de cette émotion devrait, à chaque fois, être lue à l'aune de cette motivation : ma colère à l'encontre de l'embouteillage est « correcte » si celui-ci entraîne effectivement la frustration d'un de mes désirs – par exemple, être à l'heure pour le dîner d'anniversaire d'un ami proche – et « incorrecte » si ce n'est pas le cas.

3 L'UNITÉ DE LA « THÉORIE PERCEPTUELLE »

Le second point spécifique que je souhaiterais soulever concerne la théorie perceptuelle, abordée au chap. IV de l'ouvrage, et à laquelle Samuel Lepine consacre une section d'une dizaine de pages (p. 122–131).

Au cours de cette section, deux propositions majeures sont étudiées : d'une part celle de Christine Tappolet, déployée notamment dans son ouvrage *Émotions et valeurs* (2000), d'autre part celle de Jesse Prinz, dégagée en particulier dans *Gut reactions: A perceptual theory of emotion* (2004a). Ces deux théories partagent, naturellement des points communs forts. Toutes deux affirment, notamment, que l'émotion « représente » la valeur de manière non conceptuelle (Prinz, 2004a, 225 ; Tappolet, 2000, 8–9).

Toutefois, il me semble qu'il existe une différence assez significative entre les formes de « représentation » convoquées par ces deux approches. À ce sujet, Deonna et Teroni parlent de théorie de la perception de valeur « directe » (pour Tappolet) et « indirecte » (pour Prinz) (2012, 66, 71). En effet, chez Prinz, l'émotion « représente » la valeur au sens de Dretske (1988), c'est-à-dire à la manière dont un détecteur de fumée « représente » le feu (Prinz 2004b, 82), autrement dit en le signalant (p. 127). Or, une telle représentation n'est pas, à proprement parler, une *expérience* de la valeur⁴. Comme l'écrit, à juste titre, Jan Slaby :

2. On peut en effet, semble-t-il, interpréter l'offense comme un *cas particulier* de l'obstacle : lorsque l'autre me méprise, m'insulte, ou m'outrage, mon désir d'être *respecté* est empêché.

3. Je reviens sur ce point en détail dans la quatrième partie de cet article.

4. Prinz définit les états perceptifs comme des « états dans des systèmes d'entrée dédiés » (*dedicated input systems*), systèmes dont « la fonction est de recevoir des informations du corps ou du monde » (2004a, 222). On voit ici à quel point cette approche s'écarte de la conception « phénoménologique » de la perception comme expérience perceptuelle (visuelle, auditive, ...) intentionnellement dirigée sur un objet.

Les détecteurs de fumée sont comme des zombies, ils n'ont pas besoin d'avoir, et n'ont pas, de vécus (*experiences*). À cet égard, les émotions sont exactement l'inverse des détecteurs de fumée, car elles sont généralement des formes de conscience des préoccupations (*matters of concern*) pour lesquels elles sont « calibrées ». Le vécu émotionnel *révèle* ou *rend manifeste* ce qui est actuellement pertinent pour nous. Cette nature expérientielle des émotions est totalement absente dans l'approche de Prinz (Slaby, 2008, 443).

Dans cette mesure, la théorie de Prinz se distingue significativement de celle de Tappolet. Pour cette dernière, en effet, l'intentionnalité perceptuelle axiologique qui caractérise l'émotion est entendue en un sens « phénoménologique », c'est-à-dire au sens où elle est vécue en première personne par le sujet et éprouvée comme telle, comme en témoignent ses références au « Cercle de Brentano » au commencement de son ouvrage (Tappolet, 2000, 7–9), et en particulier à Meinong (1917), pour qui l'émotion est une *présentation* de valeur. Dans un tel contexte, il me semble qu'il convient de différencier, plutôt que d'associer, les théories de Prinz et de Tappolet, qui renvoient en définitive à des notions de « perception » tout à fait hétérogènes.

4 L'INTENTIONNALITÉ ÉVALUATIVE DES ÉMOTIONS

4.1 LA TENSION ENTRE DEUX MODÈLES DE L'INTENTIONNALITÉ ÉVALUATIVE DES ÉMOTIONS

Après avoir évoqué ces deux points spécifiques, j'en viens désormais à la discussion de la thèse majeure de l'ouvrage, selon laquelle « les émotions jouent un rôle crucial dans notre capacité à prendre en compte la valeur que les choses ou les personnes peuvent avoir *pour nous* » (p. 9). Cette thèse m'apparaît en effet comme marquée par une *évolution* au sein des différents chapitres du livre, qui traduit, me semble-t-il, une certaine *tension* dans la signification de la « prise en compte » dont il est question.

Pour présenter les choses brièvement, il m'apparaît qu'il existe une différence entre la manière dont l'intentionnalité évaluative est présentée, d'une part, dans l'introduction et au cours des chapitres I à IV, puis, d'autre part, au sein des chapitres V et VI, qui font intervenir de manière massive la question de la motivation sous-jacente à l'émotion. Dans les premiers chapitres, l'émotion est en effet présentée comme une évaluation⁵. On lit par exemple, dans l'introduction, que la fonction des émotions est d'évaluer les informations fournies par les autres états mentaux (p. 10) ; de même, le premier chapitre indique que « les émotions ne se contentent pas de porter sur des objets qui leur sont fournis par leurs bases cognitives : elles constituent également

5. « Les émotions sont des évaluations » (p. 12).

une évaluation de ces objets » (p. 20); enfin, le quatrième chapitre résume cette première ligne d'interprétation en posant que l'émotion possède une « intentionnalité évaluative » : « la peur est une évaluation du chien comme dangereux » (p. 107).

Or, il me semble que cette grille de lecture est infléchie dans les chapitres V et VI, à travers la mobilisation du soubassement motivationnel des émotions. Nous y lisons ainsi que ce sont les motivations qui « constituent » les valeurs (p. 169), qu'une émotion est correcte si elle « répond » à ce qui revêt de l'importance pour nous (p. 170), et que les états motivationnels expliquent nos émotions (p. 198). Nous avons ici, ce me semble, un *second modèle* du rapport entre évaluation et émotion : l'émotion n'est plus elle-même une évaluation, mais elle *dérive* d'une évaluation préalable, réalisée précisément par nos « motivations » sous-jacentes, qui, comme il est souligné, forment les « rocs axiologiques » sur lesquels repose notre « perspective évaluative » (p. 202). Si l'on prend l'exemple canonique de la peur, celle-ci ne consisterait plus en une évaluation du chien comme dangereux, mais en une *réponse* à cette évaluation, laquelle, pour sa part, serait effectuée par la motivation selon laquelle « je tiens à ma vie », couplée à la croyance d'après laquelle « ce chien menace ma vie » – cette dernière dépendant bien entendu de ma perception des crocs, de l'allure, des yeux injectés de sang, etc., de la bête.

Afin d'approfondir cette présentation préliminaire du problème, je procéderai en trois temps : tout d'abord, je vais souligner la différence irréductible qui m'apparaît entre le modèle de l'émotion comme évaluation et celui de l'émotion comme réponse à une évaluation ; en second lieu, je suggérerai pourquoi l'adoption de ce second modèle, que je qualifierai de modèle « responsif » ou « réactionnel », est en accord avec la théorie attitudinale, sur laquelle il permet de projeter une lumière neuve ; enfin, en troisième lieu, j'indiquerai en quoi, inversement, la théorie motivationnelle permet d'approfondir la notion d'évaluation dans le cadre du modèle « responsif ».

4.2 LA DIFFÉRENCE ENTRE LE « MODÈLE DE LA COGNITION AXIOLOGIQUE » ET LE « MODÈLE DE LA RÉPONSE AXIOLOGIQUE »

En premier lieu, donc, je souhaiterais mettre en relief la différence entre ces deux modèles de l'intentionnalité évaluative de l'émotion. Selon le premier modèle, le modèle de la « cognition axiologique », l'émotion est une cognition de valeur⁶ : ce sont nos émotions qui nous font connaître les valeurs de notre environnement – c'est la peur qui me fait connaître le danger du chien, c'est la tristesse qui me fait connaître la « perte » que constitue la mort d'un proche, etc. En particulier, ce modèle de l'intentionnalité évaluative des émo-

6. Jean Moritz Müller qualifie ce modèle d'« *epistemic view* » : les émotions sont évaluatives en tant qu'elles sont des manières de devenir conscient de la valeur de leurs objets intentionnels (2022, 2).

tions semble nécessairement impliqué par la conception perceptuelle classique de Christine Tappolet : de même que la vision nous fait connaître le vert, le rouge, etc., de même l'émotion, comme perception axiologique, nous fait connaître le danger, la perte, la dégradation de soi etc. Comme elle l'écrit explicitement :

Quand les circonstances sont favorables, nos émotions fournissent un accès cognitif fondamental aux valeurs. Tout comme les expériences perceptuelles nous permettent d'avoir conscience des formes et des couleurs, les émotions consisteraient en des représentations des valeurs. Nos émotions pourraient donc être qualifiées de perceptions des valeurs (Tappolet, 2000, 8–9).

Ce modèle de la cognition axiologique pose cependant plusieurs difficultés. Comme le souligne Samuel Lepine, alors que l'on peut toujours demander à quelqu'un *pourquoi* il a peur, cette question ne fait pas sens pour une expérience perceptive (p. 124). Plus précisément, les perceptions, si elles ont assurément des causes, sont dépourvues de raisons⁷, tandis que les émotions ont à la fois des causes et des raisons. Or, il faut bien voir que cette objection à l'encontre de la théorie perceptuelle peut en vérité être généralisée à toutes les doctrines défendant le modèle de la cognition axiologique. Kevin Mulligan affirme ainsi que l'émotion ne saurait être un « savoir » (*knowledge*) des valeurs, en vertu notamment de l'argument linguistique suivant :

On peut toujours demander à quelqu'un pourquoi il se sent comme il se sent. Nous ne demandons pas à quelqu'un pourquoi il sait que *p* ou perçoit quelque chose. Nous lui demandons comment il sait que *p*. Si une émotion de Sam était une révélation (*disclosure*) de valeur, nous ne devrions pas pouvoir lui demander pourquoi il se sent comme il se sent (Mulligan, 2010, 485).

Une seconde difficulté du modèle de la cognition axiologique, encore plus massive, se rapporte à ce que j'ai nommé ailleurs le phénomène de la « froideur axiologique » (Delamare, 2023), d'après lequel nous pouvons connaître des valeurs sans éprouver d'émotion, donc de manière métaphoriquement « froide ». Je peux par exemple faire l'expérience du caractère « admirable » d'un comportement vertueux, du caractère « ennuyeux » d'un livre, ou du caractère « injuste » d'une loi, sans éprouver, respectivement, de l'admiration, de l'ennui, ou de l'indignation⁸. Pour prendre un exemple de Husserl :

7. J'utilise ce terme ici au sens de « raisons motivantes » tel qu'employé par Jean Moritz Müller (2022, 4), à la suite de Husserl (1982, 266). La raison motivante a ceci de particulier qu'elle ne peut avoir d'efficace qu'en tant que le sujet en a conscience – à l'inverse d'une cause, qui agit indépendamment de cette condition.

8. Sur ce point, voir également Deonna & Teroni (2012, 55); Drummond (2009, 369); Engelsen (2018, 244); Helm (2001, 38); Müller (2019, 99); Mulligan (2010, 487); Vendrell Ferran (2022, 75).

C'est le cas par exemple de l'évaluation esthétique : fatigué par le voyage, je vais à la galerie d'art, je vois toutes sortes de belles choses, des œuvres d'art sublimes et charmantes, j'appréhende leur beauté, je les considère esthétiquement. Mais la « jouissance » proprement dite est faible, je n'arrive pas, comme lorsque je suis frais corporellement et psychologiquement, à un état de ravissement béat, à un courant de joie (Husserl, 2020, 169).

Cette « froideur axiologique » peut également être mise au jour par des considérations psychopathologiques, et notamment à travers les expériences menées par Antonio Damasio sur des patients souffrant de lésions frontales, à l'instar du célèbre Phineas Gage. Son expérience est la suivante : il présente à ces patients, ainsi qu'à un groupe témoin, une séquence d'images. La plupart sont banales (paysages, ...), mais, de temps à autre, l'une des vignettes dépeint une scène choquante, à l'instar d'un homicide. Qu'observe-t-on alors ? Confrontés aux images choquantes, les patients atteints de lésions frontales appréhendent, de manière similaire au groupe témoin, la *valeur négative* des scènes (Damasio, 2006, 285). Cependant, et c'est là le point remarquable, ils *n'y réagissent pas émotionnellement*. L'un des patients fait ainsi le constat suivant :

Il avait remarqué qu'après avoir vu toutes ces images, et bien qu'il se soit rendu compte que leur contenu aurait dû le bouleverser, il n'avait pas été lui-même bouleversé (*disturbed*) (Damasio, 2006, 286).

Damasio en conclut que « *savoir ne signifie pas nécessairement ressentir* » (*to know does not necessarily mean to feel*) (2006, 286) – ce qui n'est là rien d'autre qu'une reformulation de l'idée de « froideur axiologique ».

Ces difficultés ont ainsi incité plusieurs auteurs à défendre le second modèle de l'émotion, celui de la « réponse axiologique ». Selon ce second modèle, l'émotion constitue bel et bien un état intentionnel dirigé vers un objet formel axiologique, mais ce n'est pas l'émotion elle-même qui nous fait connaître la valeur ; bien plutôt, l'émotion doit être envisagée, dans ce cadre, comme une « réponse » ou une « réaction » à cet objet formel, lequel est alors nécessairement connu par une autre expérience, souvent qualifiée de « sentiment axiologique » – *Wertfühlen* (Scheler, 1916, 265 ; von Hildebrand, 1916, 202) ou « *value-feeling* » (Vendrell Ferran, 2022). Dans ce contexte, pour les auteurs contemporains défendant cette approche, notamment Jean Moritz Müller (2022, 5), Ingrid Vendrell Ferran (2022), ou Kevin Mulligan (2010, 485), l'admiration de Sam envers Maria n'est pas une connaissance de sa générosité (cette connaissance étant accomplie dans un « sentiment axiologique » spécifique), mais une réponse à cette dernière.

En conclusion, ces différents éléments paraissent suffisamment forts pour indiquer que les deux modèles de l'intentionnalité évaluative de l'émotion, celui de la cognition axiologique et celui de la réponse axiologique, doivent être distingués.

4.3 THÉORIE ATTITUDINALE ET MODÈLE DE LA RÉPONSE AXIOLOGIQUE

Or, dans cette perspective, l'approche « responsiviste » me semble être celle qui s'aligne le mieux avec les positions défendues par Samuel Lepine. En particulier, l'approche responsiviste semble s'accorder adéquatement avec la théorie *attitudinale* défendue dans *La nature des émotions*.

La théorie perceptuelle, en effet, est « contentuelle » : elle postule que la *spécificité* de l'émotion réside dans son contenu intentionnel, à savoir la valeur dont on fait l'expérience – de même que la spécificité de la vision résiderait dans son contenu intentionnel, la couleur. Et en vérité, toute théorie acceptant le modèle de la « cognition axiologique » paraît être contentuelle : si l'émotion est ce qui nous fait « connaître » la valeur, alors sa spécificité réside dans sa fonction cognitive particulière, celle de nous dévoiler les qualités axiologiques qui nous entourent.

Or, le chapitre IV, qui défend l'approche attitudinale, souligne parfaitement les limites de la thèse contentuelle, qui ne rend en particulier pas compte du rôle fondamental de la *phénoménologie corporelle* dans la caractérisation de l'émotion (p. 135)⁹. C'est ainsi l'existence d'une certaine conscience du corps, enveloppant notamment un ensemble de sensations ainsi que des préparations à l'action, qui spécifie l'émotion vis-à-vis d'un simple « savoir de valeurs »¹⁰. Par exemple, ce qui spécifie la peur vis-à-vis de la simple conscience du danger, c'est la sensation d'une boule au ventre, la sudation, ainsi que la tendance ressentie à la fuite.

Or, le modèle responsif permet, de manière particulièrement élégante, de rendre compte de cette idée inhérente à l'approche attitudinale : ce qui définit chaque attitude émotionnelle, ce n'est pas son contenu ou objet, ni même son objet « formel » axiologique, mais la « réponse affective » qui l'accompagne, caractérisée par une phénoménologie propre, par des sensations corporelles et des tendances à l'action particulières, lesquelles en constituent la « signature » typique. Pour le dire autrement : l'émotion se distingue d'un rapport cognitif « froid » aux valeurs, non pas à travers son contenu (par hypothèse, c'est le même objet axiologique qui est en jeu dans les deux cas) mais par l'attitude « chaude » à travers laquelle elle répond à ces valeurs.

4.4 THÉORIE MOTIVATIONNELLE ET MODÈLE DE LA RÉPONSE AXIOLOGIQUE

En second lieu, le modèle responsiviste peut également être articulé à la théorie « motivationnelle » défendue par Samuel Lepine au chapitre V. Plus

9. C'est d'ailleurs ce que Helm appelle le « problème de l'émotionnalité » : « il semble que nous devions faire une distinction entre l'évaluation émotionnelle d'une chose en tant qu'objet de peur et l'évaluation non émotionnelle d'une chose en tant que dangereuse, et les cognitivistes peuvent sembler incapables de faire cette distinction ; c'est le problème de l'émotionnalité » (2001, 38).

10. En ce sens, le modèle de la cognition axiologique apparaît comme *réductionniste*, comme le soulignent Deonna et Teroni (2015, 295–296).

précisément, l'adoption de la théorie motivationnelle permet, en sens inverse, d'éclairer le concept, au premier abord assez obscur, de « *value-feeling* » impliqué par la définition de l'émotion comme « réaction » à la valeur. Comme l'écrivent Deonna et Teroni, la nature de ce vécu demeure, chez les auteurs que j'ai mentionnés, très mystérieuse (2012, 94), en tant qu'il s'agit d'une expérience qui ne figure pas parmi les catégories psychologiques usuelles¹¹.

Or, l'approche « motivationnelle » suggérée par Samuel Lepine permet d'informer très significativement cette difficulté. Il semble en effet pertinent, dans le cadre d'une interprétation « responsiviste » de la proposition de Samuel Lepine, d'assimiler les « sentiments axiologiques » aux « motivations » *elles-mêmes*, lesquelles n'ont rien de nébuleux mais correspondent simplement à nos dispositions affectives et nos désirs. Dans ce contexte, pour reprendre l'exemple de Helm (p. 169), on dira que ma joie lors de l'arrivée de la pluie est une réponse au « sentiment de la valeur » de mon jardin, lequel n'est rien d'autre que mon attachement à son égard. En bref, la motivation précède et suscite l'émotion, en tant qu'elle fait connaître une certaine valeur à laquelle l'émotion répond. C'est ainsi à la motivation qu'échoit la responsabilité de nous révéler la valeur, tandis que l'émotion, pour sa part, n'est évaluative qu'en tant qu'elle émerge « en raison de » cette motivation¹².

Un argument en faveur de cette hypothèse se rapporte à la temporalité spécifique des différentes expériences en jeu. La motivation, sous la forme d'un attachement ou d'un désir, peut prendre une forme dispositionnelle (Lauria 2023, 32) : je continue d'aimer mon chat ou de désirer devenir grand maître d'échecs – potentiellement pendant plusieurs mois ou années – même sans en avoir conscience, de la même manière que je crois, de manière dispositionnelle, que 2 et 2 font 4 sans avoir à y penser. En revanche, les émotions semblent être nécessairement *occurrentes* : une émotion qui est strictement dispositionnelle n'est précisément plus une émotion, mais un « sentiment »¹³. Or, qu'en est-il, désormais, de l'évaluation ? Celle-ci semble devoir se ranger, à l'instar des motivations, du côté des expériences admettant une forme dispositionnelle. Mes évaluations du chocolat comme « bon » et de la guerre comme « atroce » se maintiennent identiques sur le long-terme, même lorsque ces objets ne sont aucunement présents à mon esprit. Si l'on accepte ces différentes prémisses, il devient plausible que c'est bien la motivation, et non l'émotion elle-même, qui prend en charge l'évaluation.

11. Voir sur ce point Mitchell (2019, 786) et Yaegashi (2019, 76).

12. La motivation est ainsi la « raison motivante » de l'émotion au sens de Müller précisé ci-dessus.

13. Au sens du chapitre I (p. 24-27).

5 CONCLUSION ET OUVERTURES

En guise de conclusion, je résumerai le point principal de cet article, relatif à l'intentionnalité évaluative, sous la forme d'une dichotomie adressée à l'auteur : si la théorie évaluative « motivationnelle » développée dans *La nature des émotions* se situe du côté de l'approche de la cognition axiologique, comment peut-on alors éviter de retomber dans une conception « contentuelle » de l'émotion et son cortège d'apories ? Mais si, à l'inverse, la théorie proposée se positionne dans le cadre du modèle « responsif », ne faut-il alors admettre franchement que l'évaluation (effectuée par la motivation) ne fait pas partie intégrante de l'émotion, mais est ce qui la suscite ? Une telle thèse conduirait ainsi, ce me semble, à réviser une image mobilisée au second chapitre, selon laquelle l'évaluation est un constituant de l'émotion, « tout comme les œufs sont un constituant du gâteau » (p. 68).

Quelle que puisse être la réponse apportée à cette interrogation, je tiens à réitérer mes remerciements sincères à l'auteur pour cet ouvrage très précieux, qui non seulement marque clairement un tournant dans la philosophie francophone des émotions, mais en outre constitue une formidable occasion de stimulation intellectuelle, et va engendrer à n'en pas douter de nombreux et fructueux débats dans un avenir très proche.

BIBLIOGRAPHIE

- Damasio, A. R. (2006), *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, trad. fr. Blanc, M., Paris, Odile Jacob. Éd. or. (1994) : *Descartes' Error: Emotion, Rationality and the Human Brain*, Avon Books, Putnam.
- Delamare, A. (2023), « The Paradox of Axiological Coldness: An Original Husserlian Solution », *Husserl Studies*, 39, N°3, 263–284.
- Deonna, J. A., & Teroni, F. (2008), *Qu'est-ce qu'une émotion ?*, Paris, Vrin.
- Deonna, J. A., & Teroni, F. (2012), *The Emotions: A Philosophical Introduction*, London, Routledge.
- Deonna, J. A., & Teroni, F. (2015), « Emotions as Attitudes », *Dialectica*, 69, N°3, 293–311.
- Dretske, F. (1988), *Explaining Behavior: Reasons in a World of Causes*, Cambridge (MA), The MIT Press.
- Drummond, J. J. (2009), « Feelings, Emotions, and Truly Perceiving the Valuable », *The Modern Schoolman*, 86, N°3/4, 363–379.
- Engelsen, S. (2018), « Feeling value: A systematic phenomenological account of the original mode of presentation of value », dans Parker, R. K. B. & Quepons, I. (éds.), *The New Yearbook for Phenomenology and Phenomenological Philosophy XVI. Phenomenology of Emotions, Systematical and Historical Perspectives*, Londres et New York, Routledge, 231–247.
- Fields, R. D. (2015), *Why we snap: Understanding the rage circuit in your brain*, New York, Dutton Books.
- Griffiths, P. (1997), *What Emotions Really Are: The Problem of Psychological Categories*, University of Chicago Press.
- Harmon-Jones, E., & Harmon-Jones, C. (2016), « Anger », dans Feldman Barrett L., Lewis M. & Haviland-Jones J. M. (éds.), *Handbook of Emotions* (4^{ème} édition), New York, The Guilford Press, 774–791.

- Helm, B. (2001), *Emotional reason. Deliberation, motivation, and the nature of value*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Husserl, E. (1982), *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures. Livre second : Recherches phénoménologiques pour la constitution*, trad. fr. Escoubas, E., Paris, PUF Épipiméthée. Éd. or. : *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Zweites Buch : Phänomenologische Untersuchungen zur Konstitution (Hua 4)*, Biemel, M. (éd.), Den Haag, Martinus Nijhoff.
- Husserl, E. (2020), *Studien zur Struktur des Bewußtseins–Teilband II : Gefühl und Wert. Texte aus dem Nachlass (1896-1925)*, Melle, U. & Vongehr, T. (éds.), Springer.
- Lauria, F. (2023), *Le désir. Une anatomie conceptuelle*, Mariac, Jacques Flament.
- Lazarus, R. S. (1984), « On the primacy of cognition », *American psychologist*, 39, N°2, 124–129.
- Lemaire, S. (2008), *Le désir et les raisons. De la délibération à l'action*, Paris, Vrin.
- Lewis, M. (2010), « The Development of Anger », dans Potegal, M., Stemmler, G. & Spielberger C. (éds.), *International Handbook of Anger*, Springer, 177–191.
- Lewis, M., Alessandri, S. M., & Sullivan, M. W. (1990), « Violation of expectancy, loss of control, and anger expressions in young infants », *Developmental Psychology*, 26, N°5, 745–751.
- Meinong, A. (1917), *Über emotionale Präsentation*, Wien, A. Hölder.
- Mitchell, J. (2019), « Pre-emotional awareness and the content-priority view », *The Philosophical Quarterly*, 69, N°277, 771–794.
- Müller, J. M. (2019), *The World-Directedness of Emotional Feeling: on Affect and Intentionality*, Cham, Palgrave Macmillan.
- Müller, J. M. (2022), « Knowing value and acknowledging value: on the significance of emotional evaluation », *Inquiry*, 1–20.
- Mulligan, K. (2010), « Emotions and Values », dans Goldie, P. (éd.), *The Oxford Handbook of Philosophy of Emotion*, Oxford, Oxford University Press, 475–500.
- Nussbaum, M. C. (2004), « Emotions as Judgments of Value and Importance », dans Solomon, R. C. (éd.), *Thinking about Feeling : Contemporary Philosophers on Emotions*, New York, Oxford University Press, 183–199.
- Nussbaum, M. C. (2016), *Anger and forgiveness: Resentment, generosity, justice*, Oxford, Oxford University Press.
- Pessoa, L. (2013), *The Cognitive-Emotional Brain: From Interactions to Integration*, Cambridge (MA), The MIT Press.
- Prinz, J. J. (2004a), *Gut Reactions: A Perceptual Theory of Emotion*, Oxford, Oxford University Press.
- Prinz, J. J. (2004b), « Which emotions are basic? », dans Evans, D. & Cruse, P. (éds.), *Emotion, Evolution, and Rationality*. Oxford, Oxford University Press, 69–88.
- Roberts, R. C. (2003), *Emotions: An Essay in Aid of Moral Psychology*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Schachter, S., & Singer, J. (1962), « Cognitive, social, and physiological determinants of emotional state », *Psychological review*, 69, N°5, 379–399.
- Scheler, M. (1916), *Der Formalismus in der Ethik und die materiale Wertethik*, Halle, Max Niemeyer.
- Scherer, K. R. (2001), « Appraisal considered as a process of multilevel sequential checking », dans Scherer, K. R., Schorr, A. & Johnstone, T. (éds.), *Appraisal Processes in Emotion: Theory, Methods, Research*. Oxford, Oxford University Press, 92–120.
- Sénèque. (2014), *De la colère*, trad. fr. Waquet, N., Paris, Rivages.
- Slaby, J. (2008), « Affective intentionality and the feeling body », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 8, 429–444.
- Solomon, R. C. (1976), *The Passions: Emotions and the Meaning of Life*, New York, Anchor/Doubleday.
- Tappolet, C. (2000), *Émotions et valeurs*, Paris, PUF.

Vendrell Ferran, Í. (2022), « Feeling as Consciousness of Value », *Ethical Theory and Moral Practice*, 25, 1, 71–88.

von Hildebrand, D. (1916), « Die Idee der sittlichen Handlung », *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, 3, 126–252.

Yaegashi, T. (2019). « A Husserlian account of the affective cognition of value », dans de Warren, N. & Taguchi, S. (éds.), *New Phenomenological Studies in Japan*, Springer, 69–82.

Zajonc, R. B. (1980), « Feeling and thinking: Preferences need no inferences », *American psychologist*, 35, N°2, 151–175.